

Des voix: Bravo.

L'honorable M. O'Leary: Honorables sénateurs, je redis maintenant ces propos non pas parce que j'admire leur éloquence ou leur valeur littéraire, mais parce que les membres des deux chambres du Congrès qui m'ont entendu se sont levés comme un seul homme pour y applaudir pleins d'enthousiasme. C'est ainsi que nous devons être traités et que nous le serons si nous nous adressons franchement aux Américains pour leur dire l'exacte vérité au sujet du Canada et de nos relations avec les États-Unis.

Des voix: Bravo!

L'honorable M. O'Leary: Je pense que leur avoir parlé aussi franchement et voir ces paroles aussi bien accueillies a frayé la voie à une meilleure compréhension, et Dieu sait que nous avons grand besoin qu'ils nous comprennent. Il y a actuellement au Canada ces champions bruyants, ces gardiens tapageurs de notre souveraineté. Nous les entendons jour après jour. Ils se manifestent dans la presse. Nous lisons leurs livres. Cependant, honorables sénateurs, j'estime qu'ils voient le danger du mauvais côté, qu'ils se trompent d'ennemi.

Il n'y a pas si longtemps notre distingué premier ministre, auquel il arrive aussi parfois d'être extrêmement brillant, a parlé faisant allusion aux États-Unis de la difficulté pour nous d'avoir à dormir aux côtés d'un éléphant. C'est peut-être vrai. Mais tout est relatif, dans l'Histoire aussi bien que dans la vie humaine. Je me demande si notre distingué premier ministre s'est jamais posé la question de savoir ce que cela serait d'avoir à dormir aux côtés d'un ours. En tout cas, pour en savoir plus long là-dessus, il lui suffirait de consulter les Tchécoslovaques.

C'est ce qui me tracasse avec tous ces gens qui se font tant de mauvais sang pour notre souveraineté. Je me suis souvent demandé où ces gens, qui se préoccupent tant de notre souveraineté, se trouvaient lorsque ce pays—et je m'en souviens très bien—n'était guère plus qu'une colonie britannique. Je crains fort que certaines personnes n'aient oublié ce qu'était le statut du Canada avant 1919.

J'ai apporté le premier volume des mémoires de Harold Macmillan. En 1919, il était venu au Canada en compagnie du duc de Devonshire, et voici ce qu'il a écrit:

Comme l'a fait remarquer sir Harold Nicholson, l'ancienne théorie coloniale ne s'est pas effondrée au décès de la reine Victoria, car elle est demeurée inchangée jusqu'après la première guerre mondiale... Lorsque je suis allé au Canada, le gouverneur général était encore nommé par le roi, sur la seule recommandation

du premier ministre britannique. Lui et son personnel étaient le principal—sinon le seul—moyen de communication entre les gouvernements canadien et britannique. Toute question importante lui était soumise et c'est lui qui en faisait rapport au secrétaire aux Colonies. Le Conseil privé de Grande-Bretagne était accepté comme cour souveraine.

Pourquoi ces gens qui s'inquiètent tant à propos de notre souveraineté aujourd'hui étaient-ils silencieux alors? Lorsqu'un homme au Canada a tenté de changer cela, pourquoi lui a-t-on donné si peu d'appui? Lorsque Robert Borden, le sir Robert Peel du parti conservateur, a fait passer son propre parti d'un colonialisme sentimental à un vigoureux nationalisme canadien, il fut virtuellement accusé de trahison par certains de ceux qui se tracassent tant aujourd'hui au sujet de notre souveraineté. Je m'en souviens, car j'étais à la tribune des courriéristes lorsque le bureau du gouverneur général était situé dans l'édifice de l'Est, lorsque l'étendard royal flottait sur cet édifice et lorsque les membres du cabinet y sont allés pour le consulter au sujet de l'orientation de la politique du Canada. Le pays était alors dans cette situation et nous étions pratiquement une colonie. Nous étions certes une colonie dans le domaine des affaires extérieures, car nous n'avions même pas le droit de dire un mot. Personne ne s'y est opposé, mais certains de ceux qui mènent encore la bataille de Lundy's Lane ont terriblement peur que nous soyons submergés par quelque culture monolithique américaine et que, avec le temps les barbares vont monter leurs tentes parmi nous et occuper le pays en permanence.

Honorables sénateurs, c'est d'un ridicule effroyable. Il est vrai que nous avons des problèmes avec les États-Unis et que les hommes libres vivant en société éprouveront toujours des difficultés—Dieu merci! Lors des rencontres à Washington, nous avions, et nous en sommes fiers, toute latitude pour différer d'opinion, ce qui convenait bien à mon tempérament celtique. Nous n'étions pas toujours d'accord à Washington. Je me souviens que ma première intervention allait à l'encontre de la politique de mon parti sur l'OTAN. D'autres personnes et des Américains n'étaient pas d'accord. Ils ont leurs éperviers et leurs colombes et leurs vues diffèrent, mais nous discutons vraiment en hommes libres. C'est notre seul salut dans les jours à venir.

Je sais très bien ce qu'on dit: le moment venu, toutes nos industries, toutes nos ressources appartiendront à nos voisins du Sud. Je me suis souvent demandé si ceux qui s'alarment de cette situation ont vraiment examiné le problème. Soit, nous avons une écono-